

LA GROSSE CAISSE EN BOIS était désormais prête à partir. Debout devant moi, les deux spécialistes du transport d'objets d'art exceptionnels me regardaient avec insistance, pour que je leur donne enfin le signal du départ. Ils n'en pouvaient plus. Ils avaient dû supporter une matinée durant mes caprices, mes sautes d'humeur et ma mauvaise foi. Car le tableau à l'intérieur de cette boîte ultra-sophistiquée n'était pas n'importe quelle œuvre, et ma maniaquerie n'avait toléré aucune maladresse dans sa manipulation. Je revois encore le mince sourire du chef d'équipe lorsqu'il avait ajusté avec une pince le sceau officiel de l'entreprise à l'intérieur de la charnière de fermeture. Une jouissance certes contenue mais qui révélait à elle seule que leur calvaire touchait à sa fin. Le front ruisselant de sueur, l'homme d'une quarantaine d'années me signifiait que la caisse, protégée de toute tentative d'ouverture non autorisée, était maintenant en condition d'être emportée. Le protocole était très strict en la matière. Question d'assurance. Et sur le seuil de la maison, deux gardes de sécurité, cheveux courts, oreillettes transparentes, dans la tenue du parfait petit Rambo, attendaient de suivre les employés et leur précieuse cargaison.

Je m'étais résigné à ce dispositif après les nombreux cas de vols d'œuvres d'art survenus en Europe ces deux dernières années, et en particulier celui qu'avait subi l'un de mes amis à Zurich, au siège de sa propre fondation. Élevé dans le culte de la discrétion et du secret, je trouvais cette mise en scène tout à fait ridicule. C'était à mes yeux une raison supplémentaire de voler cette caisse-là et pas une autre. Comme si l'on présentait à un enfant deux gâteaux aux fruits dont un seul serait recouvert d'une crème fouettée onctueuse et de chocolat fondu. Mon assistant avait fini par me convaincre de choisir la sécurité. Certainement pour lui permettre de mieux négocier le contrat avec notre assureur, qui était un homme teigneux et intraitable.

Dans le salon, un feu nourri crépitait dans la cheminée. La musique des flammes ressemblait à s'y méprendre au froissement d'un drap qu'on agite dans le vent. La lumière, qui entrait discrètement dans la pièce, était froide et tamisée. Elle confirmait que le ciel, lourdement chargé, était prêt à déverser ses premiers flocons de neige. Les tableaux aux murs et les sculptures éparpillées ici et là prenaient une allure menaçante. Je m'étais refusé à enclencher mon système d'éclairage en LED qui mettait en valeur la beauté de chacune de mes œuvres. Le moment était trop solennel et trop important pour que tous les tableaux aient leur part de lumière. Un seul devait être au centre de l'attention. Et comme il prenait congé des autres, il fallait que ceux-ci restent dans l'ombre et la retenue. J'imaginai que toutes ces œuvres inclinaient la tête à leur façon pour rendre hommage à l'une des leurs. Je les sentais tristes que l'équilibre général de la pièce soit à nouveau rompu par le départ d'un membre de la famille, qu'elles ne reverraient plus jamais. L'instant était dramatique. J'en avais la chair de poule.

Cette scène restera fixée dans ma mémoire comme l'un de mes plus beaux souvenirs. C'est pour cela sans doute qu'il m'avait fallu autant de temps pour signer le bon de départ et laisser cette caisse rejoindre l'aéroport de Munich, d'où un avion l'emmènerait directement à Tel-Aviv. Je devais goûter jusqu'au bout ce que ce moment avait de symbolique. Il incarnait un tournant dans ma vie. Le départ de ce tableau représentait une correction nécessaire à mon histoire, et à celle de ma famille. Un acte fondateur que je n'aurais jamais cru possible un an plus tôt. Il me permettait de retrouver une sérénité perdue depuis longtemps. J'avais cependant racheté ce tableau près de cinq fois le prix que je l'avais vendu il y a vingt-cinq ans, récusant ainsi les règles qui m'avaient permis de devenir l'un des collectionneurs les plus réputés d'Allemagne!

Je m'appelle Viktor et j'ai eu soixante-deux ans il y a quelques jours. Je n'atteindrai pas ma soixante-troisième année. Un cancer des poumons à un stade avancé m'enlève tout espoir de fêter un autre anniversaire. Pourtant, libéré du démon qui gangrenait mon âme, je n'ai plus peur de mourir. Aujourd'hui du moins, car le tableau va enfin retrouver ses vrais propriétaires. Mais que le chemin a été long et étrange pour en arriver là!

À vrai dire, je pensais ne jamais retrouver mon Renoir.

MA VIE A ÉTÉ RONGÉE par le monde de l'art, dès le plus jeune âge. Si je l'exprime ainsi, c'est que l'art, dans notre famille, était une obsession. Ma mère, d'origine corse mais née à Versailles, avait fait les Beaux-Arts avant de devenir une éminente spécialiste de l'impressionnisme. Elle parlait des peintres qu'elle enseignait avec la même verve et la même passion que si elle avait évoqué des amants. D'ailleurs, je la suspecte d'avoir rêvé d'être la muse d'un grand peintre. De faire partie de la longue liste des conquêtes d'un Picasso ou d'être adulée comme Gala l'avait été de Salvador Dalí.

Mon père... Que dire de mon père? Il avait courtoisé les plus hautes sphères nazies avant et durant la Seconde Guerre mondiale. Dans ce rapport obscur avec l'autorité, il avait peu à peu trouvé le moyen de mettre la main sur une quantité impressionnante de tableaux de maître, échangés avec des officiers du Reich contre de bons et loyaux services. Que mon père n'ait jamais été mobilisé, alors qu'il n'avait qu'une vingtaine d'années à l'époque, reste un mystère pour moi. Aujourd'hui encore, cette période de sa vie m'est presque totalement inconnue. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir tenté d'en savoir plus. Ma mère demeurait évasive lorsque je la bombardais de questions à ce sujet. Quant à interroger directement mon père, ce n'est pas une vie de patience qu'il m'aurait fallu pour obtenir une réponse, mais plusieurs. Avec l'âge et par déduction j'ai commencé à déchiffrer cette énigme familiale. Comme le jour où, rangeant le grenier de la maison plusieurs semaines après le décès de mon père, j'ai retrouvé, au fond d'une vieille boîte en fer, une photo noir et blanc un peu abîmée sur laquelle on pouvait apercevoir mon père posant fièrement à côté du maréchal Goering. Derrière eux, une ribambelle de tableaux, tous plus beaux les uns que les autres. Il ne fallait pas être un expert pour reconnaître certaines œuvres des plus grands peintres français de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle.

Enfant, dans la banlieue de Paris où nous vivions, je n'avais que très peu d'amis. Ceux qui acceptaient de me parler devaient ignorer que mon père était allemand. Quand on me posait la question, j'épelais toujours mon prénom avec un «c» et non un «k», comme l'avait exigé mon père sur mon certificat de naissance. Cela devait changer par la suite.

C'était devenu naturel pour moi de jouer seul, d'être isolé des autres. J'avais l'impression d'être né en marge. Au fond de moi grandissait le sentiment d'être destiné à une vie qui resterait toujours à l'écart de quelque chose, d'une communauté, d'un lieu. La notion de groupe m'était étrangère. Je ne faisais partie d'aucune équipe de sport, ne suivais les activités d'aucun mouvement associatif. On m'avait un jour proposé de rejoindre une section de scouts, mais mon père avait catégoriquement refusé. Il exérait l'uniforme, disait-il. Paradoxal au vu de ses rapports avec l'armée allemande pendant la guerre. Même dans notre maison d'Argenteuil, il était rare que mes parents et moi passions du temps ensemble. Nous étions une famille composée de trois individus aux vies séparées, et aux rythmes distincts. Le seul lien qui unissait mes parents, et qui a fini par me rattacher à eux, c'étaient les tableaux qu'ils conservaient précieusement, je devrais dire secrètement.

Nous ne recevions jamais, ni amis ni relations. J'étais persuadé que c'était par peur d'un vol. La collection de tableaux de mon père devant avoir une valeur inestimable, il fallait éviter tout regard curieux, maintenir à distance toute personne dont les questions auraient pu être embarrassantes. La famille élargie était elle aussi soumise à cette règle. Mais comment en aurait-il pu être autrement? Ma mère avait perdu tout contact avec ses parents et son frère depuis qu'elle avait épousé un «Boche». Du côté de mon père, c'était, semble-t-il, plus simple. Ils étaient tous morts ou avaient «disparu», comme il le disait sobrement.

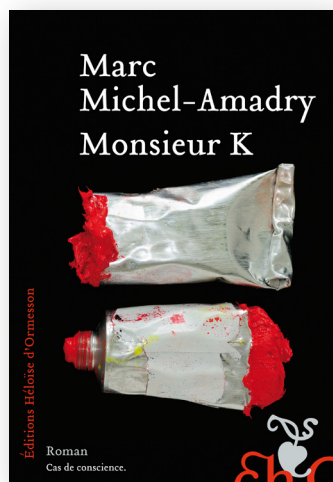
J'avais donc l'impression de vivre dans un coffre-fort transformé en musée. Cette situation, pénible pour un enfant unique, est devenue une force qui a forgé mon identité. Mes amis n'étaient plus Pierre, Paul ou Jacques. C'était Monet, Manet, Derain, Degas... sans oublier Renoir, le peintre fétiche de ma mère.

Exilé en France en 1948, après avoir récupéré sa collection de tableaux cachée dans une maison de campagne à une trentaine de kilomètres de Munich, mon père – devenu francophile par opportunisme, et parce qu'il ne parlait la langue de Molière qu'avec un léger accent – s'était fait marchand d'art clandestin à Paris. Rapidement, il avait noué des liens avec quelques revendeurs importants de la capitale, qui avaient trouvé en lui une source inespérée de « marchandise fraîche ». Personne ne cherchait à savoir d'où venaient ces tableaux de premier ordre, inédits pour la plupart, mais chacun s'en doutait. Mon père avait soigneusement évité d'entrer en contact avec des marchands d'art juifs ; ils auraient aussitôt compris qu'il s'agissait de « biens culturels » confisqués par les nazis. C'est devenu évident pour moi à la mort de mon père lorsque, évoquant ses dernières volontés dans une lettre laissée sur une table, à un mètre de l'endroit où il s'était pendu, il me légua le tableau qu'il considérait comme le chef-d'œuvre de la collection familiale, un Renoir. À ce legs était néanmoins attachée une condition : l'interdiction formelle de le proposer à un marchand d'art d'origine juive.

Il ne m'a pas été difficile de saisir les raisons pour lesquelles ma mère avait épousé mon père. La providence s'était présentée à elle le jour où un jeune marchand d'art de Genève lui avait demandé d'expertiser un tableau de Monet que mon père voulait lui vendre. Le premier contact entre mes parents avait été froid mais, à force de se côtoyer, ils avaient fini par comprendre leur intérêt à se rapprocher l'un de l'autre. Mon père avait besoin d'une spécialiste pour renforcer la crédibilité et l'autorité de sa collection, ma mère était lasse de n'admirer les œuvres d'art que dans les livres ou dans les musées. Ils avaient décidé de vivre ensemble à la fin de l'année 1950. Onze mois plus tard, je naissais à l'hôpital Saint-Antoine, dans le XII^e arrondissement de Paris.

Ce n'était sans doute pas dans leurs plans d'avoir des enfants, car si tel avait été le cas, j'aurais au moins eu un petit frère ou une petite sœur avec qui jouer. J'avais même, parfois, l'impression d'être pour eux un poids, une contrainte. Un élément perturbateur qui les empêchait d'exercer librement leurs activités artistiques. Paradoxalement, je m'y étais habitué. La solitude que je subissais déjà hors de la maison m'aidait à mieux supporter celle que je retrouvais chez nous. Ainsi, quand mes parents décidèrent de m'envoyer en pension à une centaine de kilomètres de Paris, ma déception ne fut pas de quitter le nid familial, et de ne plus voir mes parents pendant de longues semaines, mais d'être coupé du lien que j'avais commencé à tisser avec nos tableaux. À quinze ans, ma connaissance de l'impressionnisme était déjà celle d'un étudiant sortant des Beaux-Arts.

La mort de mon père a tout bouleversé. [...]



Marc Michel-Amadry, *Monsieur K*
Roman

320 pages | 18 € | ISBN 978-2-35087-316-9

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2015 | www.heloisedormesson.com